

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Voilà le mariage, Lisa, c'est bon pour les fous.

UN PEUREUX

THOMAS, ouvrier de campagne.

ELISA, une belle (fille de cultivateur).

SCÈNE. — Une cuisine de ferme.

ELISA (dossant la table avec quelque peu de coquetterie. Elle sourit.) — Ah ! bien, Thomas, on peut dire que vous surprenez votre monde ! Venir, comme ça, tranquillement, sans bruit, à l'heure où on fait son petit ménage et alors qu'une jeune fille est loin de penser à son... amoureux ; ça vous ressemble, Thomas.

THOMAS (ôtant sa pipe de ses lèvres et parlant lentement). — Ta, ta, Lisa, je vous ai vue regardant par cette fenêtre ; arrangeant vos frisettes, votre châle, votre robe, en attendant... quoi ? ma visite, je suppose. Dites la vérité, Lisa ! Les inventions ça se découvre toujours.

ELISA (relevant la tête). — Vous êtes observateur, M. Thomas (à demi-voix) peut être trop ; mais vous êtes si poli et si agréable ! Pourquoi êtes-vous venu sitôt, aujourd'hui ?

THOMAS. — Pour commencer, je suis venu pour que vous me priiez de m'asseoir et pour causer un brin pendant que les vieux sont de l'autre côté.

ELISA. — Vous ne connaissez pas mieux nos habitudes quand vous serez de la famille.

THOMAS. — Hum ! Lisa, les bans ont été publiés et personne ne s'y est opposé.

ELISA — Opposé ! mais pourquoi dites vous cela, Thomas ? Opposé, mais ma toilette de mariée est toute prête là-haut. (Avec hésitation.) Je sais bien que Joe a été un peu surpris, mais fallait s'y attendre. Quand il m'a demandé le jour, sa voix tremblait un peu. "Mardi en huit," lui ai-je dit. "Mardi en huit," a-t-il répété. "Bien, Lisa, vous avez perdu la tête et..."

THOMAS. — Et... Joe avait raison, Lisa. Je voulais vous écrire, Lisa, mais les mots étaient bien longs, l'encre bien sèche, et puis je suis pas bien habile à cela ; alors, je suis venu pour vous dire que j'ai bien réfléchi et que je ne crois pas que le mariage soit bon pour tout le monde.

ELISA (s'écroulant frileusement avec son mouchoir). — Thomas ! que voulez-vous dire ? où voulez-vous en venir ?

THOMAS. — Faut pas vous agiter comme ça, Mademoiselle Elisa ; arrêtez votre éventail et soyez raisonnable comme moi. J'ai bien réfléchi allez, contre mon habitude. Alors, j'ai trouvé que le mariage ça faisait perdre bien du temps et ça causait bien des ennuis. Alors, pensant, comme vous le disiez à Joe, que je devais me marier mardi en huit et que, comme P'tit Pierre me le disait, c'était une chose bien grave, la plus grave qu'un homme pouvait faire dans sa vie, j'ai bien réfléchi et je crois que si nous pouvions arranger la chose en amis, sans querelle, vous pourriez trouver mieux que moi et je pourrais rester garçon.

ELISA (s'affaisant dans sa chaise). — Oh !

THOMAS. — Faut pas avoir l'air de perdre votre sentiment, Lisa, parce que ça se voit que ce n'est pas pour de vrai. Et puis vous avez vu que le pot d'eau est plein et à portée de ma main. J'ai pas l'intention d'être désagréable, au contraire. Je sais ce que je dois faire. J'ai été trop loin pour reculer. Je suis un brave homme, Lisa. Alors, que je me suis dit : Si ça plaît comme ça à Lisa, c'est bien ; si ça lui plaît pas alors on se mariera mardi et d'aussi bon cœur que vous voudrez. Mais si Lisa est la fille raisonnable qu'on dit qu'elle est, et que je crois qu'elle est, elle comprendra que le mariage n'est qu'une suite de querelles et de misères.

ELISA (pleurant). — Et... nous... nous sommes fiancés... l'an dernier... tout le village le sait... nous a vus nous... promener...

THOMAS. — C'est vrai, Lisa ; mais qu'est-ce que ça fait, ça. Se promener, c'est marcher en se donnant le bras ou en se tenant par la taille, regardant la lune ou ses bottes sans se dire deux mots. Mais le mariage, Lisa, quand vous avez passé la lune de miel, et elle marche vite, ce n'est que disputes, querelles et batailles. Si l'un veut avoir la fenêtre ouverte, l'autre veut qu'elle reste fermée ; si l'un veut son thé fort, l'autre le veut faible ; si l'un aime à parler au voisin ou à la voisine, l'autre veut vivre comme un ours. Voilà le mariage, Lisa, c'est bon pour les fous.

ELISA (entrecoupant ses paroles de sanglots). — Et ma toilette de mariée... et les voisins... qui... diront qu'Elisa... a été... refusée par un... vieux garçon... comme vous !

THOMAS. — Vous avez trop de peine, Lisa, pour que je réponde comme vous me parlez. J'ai pensé à votre toilette, — pure coquetterie ! — quant aux voisins je m'en moque. Vous pouvez dire, Lisa, que c'est vous qui ne voulez pas de moi. Quant à votre toilette, si vous ne voulez pas la perdre vous pouvez épouser Joe.

ELISA (sanglotant avec plus de calme). — Joe ?

THOMAS — Joe. Joe est un de ces naïfs qui pensent que le mariage c'est le Pérou. Joe pense que deux sont aussi heureux qu'un avec quatre piastres par semaine et quelquefois rien du tout par quinzaine. C'est comme ça qu'il est, Joe. Il en tient pour vous, Lisa. Joe ne pense pas, n'a jamais pensé que vous ne seriez pas toujours frisée, que vous ne seriez pas toujours souriante, aimable, douce comme un ange avec ces quatre piastres. J'ai parlé à Joe, il vous mariera demain si vous voulez de lui. Alors, tout le monde sera heureux.

ELISA (qui s'est arrêtée de pleurer). — Je réfléchirai. N'importe qui vaudrait mieux que vous ; vous vous êtes odieusement conduit, Thomas.

THOMAS. — Vous voulez dire honnêtement, Lisa. Vous serez plus heureuse avec Joe. Et moi je serai aussi plus heureux, malgré le plaisir que j'ai eu à me promener avec vous. Tenez, voilà Joe qui vient. Je vous laisse, mais je vous promets de changer mes opinions sur le mariage si avant six mois Joe ne me reproche pas de lui avoir joué un mauvais tour.

LEFURET.

INSOMNIE

Docteur (qui a donné à son client des poudres pour le faire dormir). — Eh, bien ! dormez-vous mieux maintenant ?

Client. — Je dors assez bien, j'ai toujours assez bien dormi ; mais le malheur est qu'à peine endormi la garde me réveille pour me faire prendre vos poudres.

ERREUR EXCUSABLE

Le fiancé (voyant une fleur sur la table). — Puis-je me permettre de prendre cette fleur, en souvenir de votre affection ?

La fiancée. — Jamais, monsieur ! Vous ne voyez donc pas que c'est mon nouveau chapeau !

LA CHUTE DES GRANDS PARENTS



— Pourquoi Dieu avait-il défendu à Adam et Ève de manger du fruit défendu ?
Paul (qui a son bras en écharpe) — De peur qu'ils ne se fassent du mal en tombant de l'arbre.